

Sire, que votre nouvelle parure est belle !

Et malgré tout le roi reste nu ! Les yeux brillant autour de la piste lui prêtent l'éclat d'un nouveau costume, débarrassé de la poussière et des paillettes ternies, mais le roi se dresse toujours dans sa nudité aiguë. Celle du geste impossible, de l'élan du corps vers la perfection inaccessible, de l'envol du moment vers le pur événement se jouant de la menace de la mort.

Je n'ai pas vu beaucoup de spectacles de « nouveau cirque » mais les impressions que j'en garde sont celles que je viens de décrire. Ils ont avec bonheur ravivé les couleurs des images nées de ces moments où, enfant, j'ai pu pénétrer sous un chapiteau. Car le cirque demeure en moi comme le lieu de redoutables émerveillements d'enfant. Ils ne cessent de hanter mes souvenirs d'adulte. Souvenirs ou questions demeurées sans réponses, les questions des grands mystères ?

Est-ce ce lien que j'estime très fort du cirque avec les émois premiers qui amène souvent des anciens enfants ne voulant sans doute plus être considérés comme tels, à le taxer d'art mineur ? Ma pratique théâtrale qui utilise des objets, des marionnettes, des ombres, se trouve souvent étiquetée de la même façon

Il est vain de s'en défendre. S'attacher plutôt à rechercher, pour mieux l'affirmer, ce que ce terme de mineur cache de dérangeant. Et dérangeant pour qui ? Pour ceux qui s'accrochent encore à une idée de l'art comme producteur de beauté pure ou de complétude de sens, dans des formes dont les genres s'avèrent sans mélanges ?

Si des hommes de théâtre, des plasticiens, des danseurs, des musiciens s'intéressent actuellement au cirque c'est parce qu'ils y trouvent, il me semble, des formes spectaculaires irréductibles mais ouvertes aux mélanges comme aux confrontations explosives, au discontinu qui incite la sensibilité à reconstituer un puzzle, à un abord du sens considéré comme liens à établir, à la perte qui donne à l'imaginaire du spectateur la possibilité de tracer son

propre chemin. Des formes où les préoccupations de notre monde éclaté, en recherche de nouveaux liens, peuvent trouver écho.

Déjà en d'autres époques, des créateurs, pour fuir la sclérose d'arts installés dans leur « majorité », sont allés chercher énergie et liberté dans les terrains vagues du cirque, du théâtre de marionnettes, du music-hall, des spectacles de rue. Pour recoller la parole au corps agissant ; pour casser le narcissisme de l'acteur en lui proposant d'agir sur les choses, d'en jouer ; pour susciter chez le spectateur un regard et une écoute, une présence physique et psychique différentes.

Le cirque pose une question à ceux qui comme moi ne le connaissent pas du dedans, une rude question que j'aimerais essayer d'évoquer. C'est celui de l'écriture. Je sais que la rencontre organisée à Auch se fait sous ce titre d' « écritures artistiques ». Il s'agit là d'une image, bien sûr, mais elle m'embarrasse quand j'essaye de l'appliquer à la réalité du cirque, comme à celles d'autres démarches artistiques. Je reste attaché au sens premier d'écriture comme tentative d'inscription destinée à durer de signes graphiques conventionnels représentant la parole et la pensée (selon le cher petit Robert). Le désir de durer, le dur désir de durer, dans le domaine artistique, ne s'épuise pas dans la seule tentative d'inscrire des signes graphiques. Il existe une transmission par la parole et le geste incarnés dans un corps que la toute-puissance actuelle de l'écrit, de l'inscrit, voudrait nous faire oublier. Comment les disciplines du cirque se sont-elles transmises jusqu'à nous ?

Le souci de l'écriture est typiquement celui de ces arts considérés comme majeurs. Le « grand » théâtre, la « grande » musique le sont devenus aux yeux de certains parce qu'ayant constitué un répertoire écrit. La distinction majeur-mineur n'est pas sans rappeler celle établie entre civilisations avec ou sans écriture, celle aussi entre tradition écrite et tradition orale.

Le renouveau du cirque, l'intérêt qu'il suscite, signifient-ils qu'il est voie de devenir lui aussi majeur, de « s'anoblir » ? Le fait qu'il s'avère maintenant capable de réunir des gens en séminaire de réflexion sur la problématique des écritures, annonce-t-il qu'il a cédé aux appels des sirènes de l'écriture ? Ou ne faut-il pas plutôt voir dans l'écoute nouvelle accordée aux arts du cirque, un des effets de la remise en cause par la recherche artistique contemporaine de la place et de l'importance de l'écriture ? Le

cirque comme terrain artistique où la transmission par la parole, le geste, l'agir sur les choses a résisté à l'emprise de l'inscrit, et donc terrain plus apte à accueillir des tentatives de concevoir différemment le moment de la représentation.

Une autre question que me pose le cirque est celle concernant la nature de la présence de l'acteur. Octave Mannoni, dans son livre « Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre Scène » avait très justement souligné la particularité des « acteurs » du spectacle de cirque. « Un autre spectacle, le cirque, diffère du théâtre, parce que la mort y est présente, et toujours rappelée, sous forme de risque défié par les acrobates et les dompteurs. Les « acteurs » qui courent ce risque doivent nécessairement, pour le courir, être là, en tant qu'ils sont eux-mêmes, sans qu'aucun rôle puisse être interposé. Les clowns, eux, ne risquant pas la mort, et à l'abri d'un rôle dérisoire, sont là pour souligner le sérieux du risque et le faire oublier à la fois. Aussi le cirque se donne-t-il comme *la vraie vie* de ses acteurs, sans rien d'autre, ni vie sociale ailleurs, ni personnalité masquée. » Les hommes de théâtre actuellement attirés par la pratique du cirque le seraient-ils parce que désireux de chercher d'autres enjeux pour l'acteur ? La « mise en scène » d'un spectacle de cirque se particularise-t-elle par une recherche de « mise en présence » de la mort d'une façon bien plus « réelle » que celle du théâtre ?

Et bien d'autres questions déjà évoquées dans la présentation du séminaire par Pierre Judée De La Combe. A quoi peut bien servir une telle rencontre sinon à trouver des questions plutôt qu'à poser des réponses ?

Roland Shön, octobre 1998.

Pour un séminaire consacré aux écritures du Nouveau Cirque